

Renaud Camus

Répertoire des délicatesses

du français contemporains



Répertoire des délicatesses
du français contemporain

Renaud Camus

Répertoire des délicatesses
du français contemporain

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2000
ISBN : 2-86744-731-3

*– As-tu compris, bouffi? C'est du
français, moi, que je te cause.*

*– Non, dit Béhanzigue :
c'est du chagrin.*

*Paul-Jean Toulet,
Les Trois Impostures.*

Par délicatesses on doit entendre ici, bien entendu, subtilités, et de préférence agréables : finesses, élégances, raffinements. Mais on ne peut pas ne pas entendre aussi, et peut-être surtout, délicates questions, points sensibles, occasions de débats, peut-être même de disputes. En ce sens, c'est l'auteur d'un tel livre qui risque fort, le publiant, de se mettre en délicatesse avec ses contemporains...

Les délicatesses impliquent les indélicatesses, en effet, et les indélicatesses les erreurs, les fautes, voire les grossièretés, qui toutes renvoient implicitement à une norme. Or la norme ni la faute ne sont des concepts très aimés, de nos jours ; et moins qu'ailleurs dans le domaine du langage. On leur préfère la notion d'usage, qui a l'avantage d'éviter les jugements de fond, et donc les occasions de fâcheries.

L'usage, néanmoins, présente l'inconvénient d'être purement tautologique : tout ce qui se dit couramment se dit à bon droit, si c'est l'usage qui fait loi. Et tel qui consulte un dictionnaire d'usage, pour connaître la légitimité d'une expression ou d'une autre qu'il rencontre souvent, n'y apprend rien d'autre que ceci, qu'en effet elle se rencontre souvent – en somme qu'elle est bien dans l'usage.

Pour tourner cette difficulté logique, les vieux grammairiens (dont un certain nombre vivent encore, heureusement, et continuent d'exercer leur art) avaient inventé ce concept commode, celui de bon usage. Mais il réintroduit sous une forme aggravée, au deuxième degré, si l'on peut dire, le problème qu'il croit avoir évacué au premier. On ne bute plus sur une tautologie, dont d'aucuns peuvent s'accommoder, mais bel et bien sur une aporie. Car s'il existe un bon et un mauvais usage – un bon qu'il faut suivre, suppose-t-on, et un mauvais qu'il faut fuir –, c'est que l'usage en tant que tel ne fait pas la loi. Il fait même si peu la loi que le stéréotype, la scie, le lieu commun de langage, qui par définition est ce qu'il y a de mieux installé et de plus répandu dans l'usage (c'est vrai que..., par exemple), est justement ce qu'il paraît le plus impérieux d'éviter, du moins si l'on se reconnaît quelque exigence de style. Chassé par la porte, le jugement revient par la fenêtre.

Aux difficultés logiques, qui sont irritantes mais qui ne mettent personne en péril, se greffent des difficultés idéologiques et sociales, qui sont autrement plus dangereuses, ne serait-ce que par le ridicule dont elles vous menacent, ou l'antipathie à laquelle elles vous exposent. Le bon et le mauvais usage, en effet, ont été de tout temps des concepts de classe.

Au XVII^e siècle, le bon usage c'est l'usage de la cour, et plus précisément de la partie la plus éclairée de l'aristocratie. C'est un usage résolument antibourgeois. En 1693, dans ses Mots à la mode, petit ouvrage qui connut un grand succès, le diplomate et académicien François de Callières écrit par exemple : « Les gens du monde ne disent point qu'un homme est défunct, pour dire qu'il est mort. » Et quelques lignes plus bas, sans que la différence d'orthographe entre deux occurrences du même mot semble troubler l'auteur ou son imprimeur : « Pour le pauvre deffunct, c'est une façon de parler très-bourgeoise. »

Cela sous la rubrique « Du bon et du mauvais usage », justement. Et Callières de s'étendre sur les façons de parler de la mort et des morts – lesquelles nous préoccupent encore trois siècles plus tard, à vrai dire. Un jeune homme de la bourgeoisie, introduit dans un milieu aristocratique, s'y est fait doucement reprendre en les termes qu'on a vus après qu'il a parlé d'un défunct. Or, il a beau être disposé à apprendre et à s'adapter, il élève une légère protestation : « Je vous suis bien obligé, Madame, de la peine que vous prenez de m'instruire, mais il me semble pourtant que le terme "deffunct" est un mot bien établi, et dont se servent quantité d'honnêtes gens.

– Il est fort possible, réplique un peu vivement son hôtesse, qu'il y ait quantité d'honnêtes gens qui ne connaissent pas assez la délicatesse de notre Langue... Cette délicatesse qui n'est connue que d'un petit nombre de gens qui parlent bien, qui fait qu'ils ne disent point qu'un homme est deffunct, pour dire qu'il est mort. »

Curieusement, c'est dans le chapitre « Comment se tenir à table » de son livre fameux, La Civilisation des mœurs, que Norbert Elias s'interroge sur les liens entre langage, "bon usage" et classes sociales. Bien entendu, il parle du XVII^e siècle. Mais les questions qu'il pose sont à peu près intemporelles : « Quand, en France, les "gens de cour" affirment : "Cela est bien dit et cela est mal dit", ils touchent à un problème qui nous fournit ample matière à réflexion et qui mérite au moins qu'on s'y arrête brièvement : sur quoi se fondent-ils pour juger de la qualité de la langue ? Selon quels critères procèdent-ils au choix de tels mots, à l'affinement et à la transformation de telle tournure ?

« Il est arrivé à ces hommes de réfléchir sur la question. Leur avis est parfois étonnant et dépasse en importance le domaine purement linguistique : tels tournures, termes et expressions sont bons parce que l'élite sociale s'en sert, ils

sont mauvais parce que les couches sociales inférieures les ont adoptés. »

Le pouvoir linguistique, comme les autres mais peut-être un peu plus tôt que les autres, est passé au cours des XVIII^e et XIX^e siècles de l'aristocratie à la bourgeoisie. Grand bourgeois raffiné reçu dans les salons de l'aristocratie, Proust souligne à plusieurs reprises combien on y parle mal. Musil, presque à la même époque, fait des remarques tout à fait voisines. Comme celles de Proust elle dissimulent mal une tendre admiration, et comme celles d'Elías elles surviennent de façon tout à fait naturelle au milieu de réflexions sur les manières de table.

Durant l'hiver 1913-1914, Ulrich, l'homme sans qualités, fait avec sa cousine la tournée des châteaux des environs de Vienne, au bénéfice supposé de leur bien vague "Action parallèle" (laquelle est destinée à marquer le jubilé de l'empereur François-Joseph, en 1918) : « À la campagne, on invitait les deux parents ensemble, et Ulrich était frappé de voir bien souvent manger un fruit à la main, sans le peler, ou d'autres détails du même ordre, alors que les grands bourgeois maintenaient strictement le cérémonial de la fourchette et du couteau ; on pouvait faire la même remarque sur la conversation qui ne gardait guère une distinction parfaite que dans les maisons bourgeoises, alors que prédominait dans les milieux aristocratiques le célèbre langage débraillé des cochers de fiacre. »

Puis, dans la seconde moitié du XX^e siècle, et surtout après 1968, avec la généralisation des postes de télévision, le pouvoir linguistique glisse de la bourgeoisie à la petite-bourgeoisie – et dans une certaine mesure au prolétariat, ou ce qu'il en reste. Il en reste peu de chose, sans doute, mais les modes de parler prolétaires, ou populaires, irriguent progressivement l'ensemble de la société.

Guy Debord parle quelque part, sans beaucoup expliquer sa pensée, d'une "prolétarisation" du monde. C'est à une époque de sa réflexion où le terme de prolétariat semble avoir perdu de son prestige à ses yeux, ou du moins de la charge d'espérance révolutionnaire dont il avait été porteur. La "prolétarisation", en cette occurrence, est liée à la perte de qualité, celle des villes, celle des paysages, celle des échanges sociaux, celle du vin et des mets, celle du niveau culturel moyen. Reste que c'est plutôt à un "petit-embourgeoisement" général, ou "petite-bourgeoisisation", que nous ont offert d'assister les trente dernières années – le prolétariat devenant petit-bourgeois, sans doute, mais toutes les autres classes aussi bien, comme si la petite-bourgeoisie était le lieu de rendez-vous de toutes les composantes de la société, le melting pot du futur, le creuset de la grande unité idéologique et langagière.

Appeler une personne à qui l'on s'adresse Monsieur Ducharme ou Madame Lavier, plutôt que Monsieur ou Madame tout court, était considéré il y a une génération comme un trait tout à fait populaire, ou paysan. C'est de nos jours une pratique presque généralement répandue. Un médecin peut très bien vous tendre sa carte de visite où il se présente comme Docteur Angelier Jean-François. On s'en étonnera à peine. Or l'antéposition du nom par rapport au prénom, hors liste d'appel à l'école, au service militaire ou au bureau de vote, passait pour typiquement prolétaire, jusqu'aux années récentes (à moins que ce ne soit typiquement hongroise, les Magyars étant le seul peuple d'Europe à placer couramment le nom après le prénom).

Le lien entre niveau de langage et niveau social est un point délicat par excellence, qui à lui seul justifierait le titre de ce livre (et la crainte de l'écrire). Le concept de niveau social, pour commencer, est devenu d'un maniement extrêmement périlleux. Celui de niveau de langage l'est à peine moins. Et

quant à s'interroger sur les rapports entre ces différents niveaux...

Or il est impossible de ne pas le faire. La langue est sociale de part en part. La moindre phrase situe plus précisément que n'importe quelle pièce de vêtement, ou n'importe quelle manière de table. Mais ce qui est remis en cause aujourd'hui c'est l'idée (qui a régné sans partage pendant des siècles, au point que nul ne songeait seulement à en contester le bien-fondé) selon laquelle bien parler, et bien écrire, c'était écrire et parler comme la classe sociale dominante – au point que l'une des conditions d'accès à cette classe, c'était d'en maîtriser parfaitement le langage (cette condition n'était pas toujours respectée, soit; cependant il coûtait très cher de s'en dispenser : il fallait être très riche ou bien très puissant).

Un examen plus rapproché (et moins idéologique) montrerait sans doute que le lien, quoique bien réel, était cependant moins étroit qu'il nous plaît de le dire et de le penser. La meilleure langue n'était pas exactement celle des plus riches, des plus puissants ou des plus titrés – mais celle de leurs frères et sœurs, ou de leurs neveux, peut-être. La classe cultivée n'était pas exactement la classe au pouvoir, même si elle n'en était pas loin. Et d'ailleurs, cultivée, il ne fallait pas non plus l'être trop, pour bien écrire et bien parler; pas trop savant, en tout cas, ce qui est toujours bien près d'être pédant. C'est moins la culture que le goût, qui est la marque du beau langage; ou plus exactement c'est la culture, oui, mais appuyée sur le goût, modérée et inflexible par lui – ce qui permet de tenir à distance, autant que les nouveaux riches, les nouveaux instruits; car le "goût", autant qu'un don du ciel, est une propriété héréditaire – relire Bourdieu pour s'en convaincre (et osera-t-on répéter qu'il n'y a pas de goûts, seulement des états culturels?).

Entre Bonjour Mesdames, Bonjour Messieurs, d'un côté, et Bonjour Messieurs-Dames de l'autre, il y a une

considérable différence de niveau social de langage, certes, mais il n'y a pas de différence de qualité intrinsèque. Si Bonjour Messieurs-Dames était apparu dans l'aristocratie, on lui trouverait sans doute une belle élégance cavalière. Tel qu'il est il passe pour prolétaire ou petit-bourgeois – ou plutôt il passait, car devenu petit-bourgeois il est devenu universel (ou presque).

On pourrait dire la même chose du vieux débat entre manger, d'une part, déjeuner ou dîner d'autre part, pour signifier prendre un repas. Le vieil argument contre manger intransitif, savoir qu'il nous ravalerait au rang des animaux, ne vaut pas bien cher, car il s'appliquerait aussi bien à dormir, sur quoi ne pèse, qu'on sache, aucun opprobre. Manger intransitif passe pour vulgaire, mais le vulgaire se venge, et conquiert tout le terrain.

Quatre heures de l'après-midi, non plus, n'a pas de supériorité objective sur seize heures. Il n'a qu'une supériorité sociale, et artistique, ou littéraire : celle de figurer dans la littérature. Il a dû être jeune aussi, pourtant, et détonner en son temps. Seize heures, dix-sept heures, vingt-trois heures trente sentent un peu le hall de gare, c'est vrai, et le commissariat de police. Mais ils auront tôt fait de pénétrer les livres, eux aussi, peut-être même les bons livres. Ils ont déjà pour eux d'être plus simples, plus clairs, souvent beaucoup plus courts, et conceptuellement mieux au point que leurs rivaux.

Il importe donc de bien distinguer, et ce livre s'y efforcera, ce qui dans la langue relève de critères objectifs, qui font que telle forme est incontestablement supérieure à telle autre, parce qu'elle a la logique pour elle, l'étymologie, le sens et la cohérence syntaxique; et ce qui relève de critères essentiellement sociaux – on dit essentiellement, car les critères sociaux ne sont jamais purement tels : cinq heures de l'après-midi est plus “distingué” que dix-sept heures, mais

c'est aussi mieux inscrit dans l'histoire, plus littéraire et sans doute plus joli; étant bien entendu que le "littéraire" ou le "joli" peuvent sembler totalement inadéquats sous la plume de tel ou tel auteur en telle ou telle circonstance, ou dans la bouche de tel ou tel usager du langage à de certains moments.

Ce qui semble important, et souhaitable, c'est que les choix soient faits en connaissance de cause. S'il y a une supériorité effective aux niveaux supérieurs de la langue, c'est qu'ils comprennent les autres, dans tous les sens du terme, alors que les autres ne les comprennent pas. Qui dit déjeuner ou dîner pour signifier prendre un repas sait quelles sont les implications sociales et culturelles de manger, en pareille occurrence. Qui dit manger ne le sait pas, en général. Mais si cette personne dit manger en sachant parfaitement ce qu'elle dit, et pourquoi, il n'y a rien à lui apprendre, en ce cas, et rien à reprendre à ses propos.

Entre ça fait vingt ans que j'habite là et il y a vingt ans que j'habite ici, il y a une différence de niveau de langage. Tâcher de préciser les niveaux de langage, c'est à la fois la méthode et l'ambition de ce petit livre. On pourra ensuite en faire ce qu'on veut.

Beaucoup des phrases “fautives” données en exemple dans ce livre proviennent du journal Le Monde, du Nouvel Observateur ou de France Culture. C’est que l’auteur pratique ces organes de presse plus assidûment que d’autres, nullement qu’eux-mêmes fassent usage d’une langue qui serait de moins bonne qualité qu’ailleurs. Au contraire, ils jouissent d’une assez flatteuse réputation, dans ce domaine. Qui peut le plus peut le moins, ou quelque chose de cet ordre-là.

ABRÉVIATIONS. Le goût classique désapprouvait les mots de plus de trois syllabes, et dans l'ensemble il n'avait pas tort. Cependant il ne faut pas ériger de principes trop stricts, en la matière, et le respect de l'exception est la meilleure des règles. Un usage désinvolte de la langue, tel qu'en permettent la connaissance et la familiarité, s'accommode parfaitement d'interminables mots savants, pourvu que l'emploi en soit bien dosé, et qu'il y entre un peu de jeu. Les abréviations, en revanche, surtout quand elles ne sont pas originales, témoignent autant la paresse, le conformisme, le laisser-aller et le défaut d'amour pour les mots que le simple désir d'aller vite.

Cinématographe, par sa longueur, provoquait dangereusement les ciseaux, sans doute, encore qu'il ait un certain charme comique et désuet, et que Robert Bresson lui ait rendu, avec un sens restreint particulier, ses lettres de noblesse égarées ; *cinéma* est admissible, et certes admis ; mais *ciné* n'est défendable, vraiment, qu'à titre de plaisanterie, comme

référence historique ou sociale (*le ciné du samedi soir*), à peu près sur le même plan que *cinoche*.

Télé, répandu désormais dans toutes les couches de la population, est un bon exemple de ce que de bons auteurs ont appelé la “prolétarisation” de l’existence. Mais de cela la chose, la télévision elle-même, et ses programmes, portent témoignage autant et plus que ne le fait l’abréviation familière : car ce qui s’est emparé de nos petits écrans, c’est chaque jour davantage ce qu’il faut bien appeler en effet, hélas, et cette fois dans l’acception la plus péjorative du terme, de la *télé*.

Restaurant n’a rien à se reprocher. Rien n’incitait à le réduire à *restau*, ou *resto*, qui ne sont pas plus alléchants l’un que l’autre.

Une *expo* n’est pas tout à fait une *exposition*. Le choix de mot, comme d’habitude, implique un choix de point de vue (en général inconscient). Et selon qu’on se sert de l’un ou de l’autre terme il est évident qu’on ne voit pas tout à fait la même chose, dans une *exposition*.

Les chaînes publiques et même les discours ministériels ont rendu presque officiel *sécu*, pourtant spécialement disgracieux. *Info* ne vaut pas beaucoup mieux. Le citoyen et l’auditeur pourraient parfaitement considérer qu’ils ne sont pas dans un degré suffisant d’intimité avec une chaîne publique de radio ou de télévision, ni elle avec eux surtout, pour qu’elle leur prodigue ses *infos* sur la *sécu*. L’État n’a pas à être familier ; car si l’État est familier, toute familiarité est menteuse.

Telle personne a la manie des abréviations. Elle parle de *doc* ou de *docu*, de *vêto* pour *vétérinaire* et

Achévé d'imprimer en avril 2000
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1681
N° d'imprimeur : 001040
Dépôt légal : avril 2000

Imprimé en France



Renaud Camus
**Répertoire des délicatesses du
français contemporain**

Cette édition électronique du livre
Répertoire des délicatesses du français contemporain de **RENAUD CAMUS**
a été réalisée le 27 octobre 2011 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2000
par Normandie Roto Impression s. a.
(ISBN : 9782867447310 - Numéro d'édition : 00361).

Code Sodis : N46353 - ISBN : 9782818008959

Numéro d'édition : 230839.